

« Horizons » dans *Wanting* de Richard Flanagan

Colette Selles, Université de Toulouse 2, UTM, CAS

Wanting, ce roman de Richard Flanagan publié en Australie en 2008, entraîne le lecteur près de deux siècles en arrière, de l'hémisphère sud, de la Tasmanie, à l'hémisphère nord et à son extrémité, les régions arctiques, en passant par Manchester et Londres, villes représentatives de l'essor industriel de l'Angleterre de l'époque victorienne et de son expansion coloniale. Le lecteur est ainsi plongé au temps de l'empire britannique qui, lançant des expéditions dans les mers du monde, étendait ses horizons géographiques, scientifiques et aussi économiques, établissait des colonies en y transportant ses propres modes de pensée et en y imposant sa loi. Le roman est situé en grande partie dans l'ancienne colonie pénitentiaire de Tasmanie dont les débuts datent de 1803, colonie au triste renom, ce « rivage funeste » qu'abordaient les forçats et que dénonce une ballade : « The very day we landed upon the Fatal Shore,[...] / They chained us up to pull the plough, upon Van Diemen's Land » (Hughes, Epigraph)¹. Cette réputation sinistre est, au demeurant, connotée en anglais par le nom qui fut d'abord donné à la colonie, Van Diemen's Land, et ses échos sonores avec « demon » ['di :mən]. C'est pour effacer la tache des origines que ce nom fut abandonné en 1856 au profit de Tasmanie, du nom du navigateur qui la découvrit en 1642.

Axé sur la notion de polarité, le roman fait des allers et retours entre hémisphère nord et hémisphère sud, et entre les années 1839, 1854, 1857, en bousculant, avec un recul de plus cent ans, la chronologie et l'histoire, articulant la diégèse autour de la jeune Aborigène Mathinna, du personnage de Sir John Franklin et de son épouse Lady Jane ainsi que de Dickens. En raison de sa charge de gouverneur de la Terre de Van Diemen de 1837 à 1843, de ses missions d'exploration dans les régions arctiques et de sa disparition lors de sa recherche du Passage du Nord-Ouest en 1847, Franklin sert, de même que Lady Jane, de lien spatial et temporel mais aussi symbolique. En effet, en un entremêlement de la fiction et de la réalité extradiégétique, des figures historiques deviennent personnages romanesques. Ainsi, dans le roman (21-31), le personnage de Lady Jane prend le thé avec Dickens qui décide de défendre l'honneur de Franklin face aux déclarations de John Rae : en 1854, il révéla que, lors de l'expédition à la recherche du Passage du Nord-Ouest, Franklin et son équipage auraient eu recours au cannibalisme. Dans la réalité, Dickens écrivit un article, « The Lost Arctic Voyagers » publié dans sa revue *Household Words* en décembre 1854, réfutant la thèse de Rae. C'est la notion de civilisation, fondée sur l'opposition entre civilisé et sauvage que Flanagan fait exprimer par Dickens, célébré en son temps comme la voix de l'Angleterre victorienne : « [t]he convict, the Esquimau, the savage : all are enslaved not by the bone around their brain [...] but by their passions [...] A man like Sir John is liberated from such by his civilised and Christian spirit » (Flanagan, 30), ajoutant : « the mark of wisdom and civilisation was the capacity to conquer desire, to deny it and crush it » (47).

Flanagan indique avoir conçu son roman comme « une méditation sur le désir », « a meditation on desire – the cost of its denial, the centrality and force of its

¹ La ballade donne son titre à l'ouvrage de Robert Hughes consacré à l'histoire de la déportation aux Antipodes.

power » (Flanagan, 256). Aux pôles géographiques correspondent ainsi les pôles émotionnels « the two poles of the same globe: desire and its repression », précise Flanagan (Steger, 3). Le paratexte introduit ces thèmes qui nourrissent le roman, l'épigraphe, double, de Dostoïevski (*Notes from Underground*, 1864) et de l'Écclésiaste (1.15), soulignant les deux versants du terme « wanting », à la fois désir et manque et leur rapport avec la raison :

You see, reason, gentlemen, is a fine thing, that is unquestionable, but reason is only reason and satisfies only man's reasoning capacity, while wanting is a manifestation of the whole of life (Fyodor Dostoevsky)

That which is wanting cannot be numbered (Ecclesiastes)

Le parallélisme entre Dickens et Franklin est établi en relation avec la recherche du passage du Nord-Ouest, un rêve des hommes, et notamment de l'Angleterre du XIX^e siècle, qui se fonde à la fois sur la raison et la passion de la mer, de la connaissance, de la découverte, passions qui se développèrent très tôt chez Franklin : en 1801, âgé de quinze ans, il accompagna son oncle, Matthew Flinders, parti explorer la côte sud de l'Australie. C'est, d'ailleurs, Matthew Flinders qui proposa de baptiser ainsi ce continent dont il fit le tour, et qui prouva que la Tasmanie était une île. Des antipodes, proches de l'Antarctique, à l'Arctique, le parcours de Franklin est marqué par ces régions extrêmes. La dernière expédition (1845), où il perdit la vie, fut motivée par la passion de la mer — « my post was still [...] on the deck of my vessel », affirma Franklin au moment de son départ de Tasmanie — tandis que sa fille écrivait : « Papa [...] is still fond of the sea » (Woodward, 246-247). De plus, souligne Robert Hughes, cette expédition fut aussi guidée par le désir de Franklin de restaurer sa réputation après son rappel en Angleterre mettant fin à sa mission de gouverneur de Tasmanie (Hughes, 522). C'est une vision bien différente, nous le verrons, que le roman offre de Franklin dans cette immensité de glace. Pour le Dickens fictionnel, le passage du Nord-Ouest est la métaphore de son mariage malheureux ; il est, pour citer les mots de Michel Serres (15), ce « dédale follement compliqué », ce « labyrinthe » dont l'issue heureuse ne se peut découvrir (« no passageway was possible », Flanagan, 35), et n'est qu'enfermement dans le malheur. Le froid intense de ces contrées évoque la passion éteinte : « he felt cold » (33). Une image semblable, « lack of love had iced his soul » (85), est ainsi associée à Wardour, personnage incarné sur scène par Dickens lui-même, dans la pièce de Wilkie Collins *The Frozen Deep* (1856), pièce dont on sait que Dickens réécrivit bien des passages et à laquelle il donna son empreinte personnelle.

La découverte du passage du Nord-Ouest, à laquelle l'Angleterre du XIX^e siècle consacra tant d'efforts, exerce depuis des siècles une fascination sur l'esprit des hommes. Michel Serres écrit, à propos de l'exploit du Norvégien Roald Amundsen, qui franchit le passage du Nord-Ouest en 1905 : « [o]n en rêvait depuis quatre cents ans », précisant « [j]'en rêve toujours, du côté du savoir » (17). Ce rêve, cette fascination du dépassement et de la découverte font écho aux désirs qui habitent le personnage de Dickens : « he wanted light » (32). Ce désir d'illumination évoque en même temps cette lumière que l'Angleterre victorienne prétendait apporter à d'autres parties du monde, dans sa mission civilisatrice, laquelle est subvertie dans le roman. Ces désirs de dépassement des frontières du connu et du familier font entrevoir au Dickens fictif des horizons inquiétants, faisant vaciller les frontières entre sauvage et

civilisé, comme en témoigne cette crainte qui lui est attribuée d'être lui-même un « sauvage » (« the savage he feared to be », 44), ce qui se caractériserait par le brouillage et l'effondrement des frontières entre raison et passion.

Couleur de la passion, le rouge éclate dès le « seuil » du texte, sur le « péri-texte » (Genette, 20), la jaquette du livre, sur les pages de garde, et aussi sur le site internet consacré au roman², comme elle éclate sur le tableau de Thomas Bock, commandé par les Franklin et représentant en 1842, en robe rouge, la jeune Aborigène qu'ils prirent avec eux dans leur résidence officielle de Hobart.

Dans le rouge de cette robe viennent se confondre le rouge de la passion et celui du sang versé par les Aborigènes, au premier rang desquels les Aborigènes de Tasmanie qui furent pratiquement exterminés par l'installation des Anglais sur leur île. La robe de soie rouge, dont le narrateur dit qu'elle appartient à Lady Jane enfant, et les pieds sans chaussures de Mathinna sous le cadre offrent un contraste frappant entre deux mondes, et leur juxtaposition symbolique sur la toile illustre l'histoire de la Tasmanie : l'arrivée des Anglais, leur appropriation de cette terre, l'imposition de leurs institutions, de leur culture et aussi la spoliation, la violence, la violation infligées aux peuples indigènes, leur extermination³. D'épidémies en massacres, les Aborigènes tasmaniens furent, en effet, pratiquement décimés : le début du roman est consacré aux survivants regroupés sur l'île de Flinders à Wybalenna, sous la responsabilité de George Augustus Robinson, le « Protecteur » qui s'est également donné pour tâche de les évangéliser. Sa mission est ironiquement minée par la présentation du personnage dont l'enflure est juxtaposée à la petitesse (« a rather pumped-up little Presbyterian carpenter cum preacher ») (1) et par l'opposition entre buts et résultats : « these people whom he had brought to God's light were yet dying » (11). Sous la « protection » de Robinson, ces Aborigènes sont montrés comme des survivants brisés qui meurent les uns après les autres (« they [...] kept dying almost daily ») (2), révélant les effets de la colonisation anglaise. Cette extinction, d'aucuns la considéraient, dans une société et une époque marquées par les théories sur l'évolution de Darwin et de Spencer, comme « une loi naturelle » (Hughes, 7), une fin logique et souhaitable ainsi que l'attestent ces mots d'un colon en 1849: « Nothing can stay the destruction of the Aboriginal race, which Providence has only allowed to hold the land until replaced by a finer race » (Hughes, 7).

Même si le don de la robe rouge peut être gage d'amour, et d'adoption de l'autre, il est aussi emblématique, comme le cadre qui cache les pieds nus, du rejet et de la répression de l'altérité vue comme barbare, et de la croyance en la supériorité de l'Angleterre considérée comme le fleuron et le centre de la civilisation. C'est l'imposition de l'ordre anglais que Flanagan lit dans la robe rouge, et l'ignorance ainsi que le massacre d'un peuple que Flanagan voit dans les pieds de Mathinna cachés sous le cadre :

The novel began with an image, a painting of Mathinna that Flanagan saw in a Hobart museum when he was 20. The curator showed him the little Aboriginal girl

² www.richardflanagandwants.com.au « Videos » notamment.

³ Avec la mort, en 1876, de Truganini, considérée comme la dernière survivante des Aborigènes de Tasmanie, on estima qu'ils avaient complètement disparu, décimés par les effets de la colonisation (épidémies, massacres...). Cependant, des habitants de Tasmanie se réclament comme des descendants de ce peuple.

in a red dress but then lifted the frame to show the bare feet that lay under it. It resonated with him because it "was this odd combination of the dress of the Age of Reason over an Aboriginal child at the end of what I knew had been this terrible war of extermination. Really, it's the bare feet chopped off by the wooden frame."⁴

Dans le roman, la fillette finit par garder les pieds nus, affichant en cela une forme de résistance à l'ordre anglais, résistance qui sera anéantie : Mathinna mourra en 1856, très jeune (aussi bien la Mathinna réelle que la Mathinna fictive), en proie à l'alcool (et aussi à la prostitution dans le roman), détruite par la colonisation de la Tasmanie. Dans le roman, Mathinna meurt étranglée par un amant : avec la robe rouge, devenue au fil du temps écharpe portée autour du cou, ou plus exactement collier, car il se substitue au collier de coquillages qui rattache Mathinna à sa terre et qu'elle portait lors de sa rencontre avec les Franklin. C'est cette robe anglaise devenue « collier » qui devient instrument de la mort physique de Mathinna qui a déjà subi d'autres formes de mort, car arrachée à son peuple, à sa culture, à son innocence. Ce collier signe l'enfermement dans un destin tragique d'une Aborigène que la civilisation « éclairée » de l'Angleterre, loin de l'« élever », a précipitée dans le malheur.

Les manifestations et les effets de la répression du désir au nom de la civilisation se déploient dans les pages consacrées à la vie de Mathinna chez les Franklin. La rencontre de Lady Jane avec Mathinna est placée sous le signe de l'amour maternel, de l'envie et du manque d'enfant : « Lady Jane was particularly taken with a small black girl dancing » (49). Mais cette fascination, ce désir qui l'envahissent se heurtent à la raison — « Lady Jane was shocked to sense [...] an unnameable emotion rising » (50) — et s'expriment sur une modulation : « You almost wish to hold the little wild beast and pet her » (51). Les mots prononcés par Lady Jane pour nommer Mathinna, « wild » et « beast », sont sous-tendus par le discours dominant de l'époque, discours venu de l'Angleterre du XIX^e siècle et faisant des indigènes des « sauvages », des sous-humains. Mais la phrase reflète aussi toute l'ambiguïté et l'ambivalence de la perception de Mathinna par le personnage de Lady Jane : « You almost wish to hold the little wild beast and pet her ». L'on constate, en effet, la co-existence de références à la bête sauvage et à l'humanité de Mathinna suggérée par l'emploi du pronom personnel féminin. C'est sur cette ambivalence que sont fondés le mode de vie offert, ou plutôt imposé, à Mathinna par les Franklin, ainsi que les idéaux de Lady Jane. L'enfant est éduquée pour qu'elle corresponde en tous points aux valeurs victoriennes et cela s'accompagne d'une vision déshumanisée de l'enfant : son éducation est expérience scientifique. Sont ainsi prêtées à Lady Jane ces pensées : si elle s'intéresse aux Aborigènes de Flinders Island, c'est parce qu'ils lui apparaissent comme une « curiosité scientifique » : « a scientific curiosity as remarkable as the quagga roaming free in the Ménagerie du Jardin des Plantes » (56). Si le but de l'éducation conçue pour Mathinna est l'« élévation » d'un individu (« to raise one individual », 69), le souhait de l'adoption de Mathinna est présenté, souligne la voix narrative, « comme si c'était la dernière chose à commander sur une longue carte » : « Lady Jane announced she wished to adopt a native girl as if it were the final item to be ordered off a long menu » (69). Ce sont là des signes de déshumanisation et de

⁴ www.richardflanaganwanting.com.au

Reviews, "A journey deep into his soul", Sydney Morning Herald, Steger Jason

réification qui font écho à la formule prêtée à Robinson le « Protecteur » des Aborigènes : « [t]hey are to me always [...] objects of the greatest commiseration » (64).

Les méthodes et principes réglant l'éducation de Mathinna et édictés par Lady Jane sont tout droit venus d'Angleterre : « You will be taught reading and spelling, grammar, arithmetic » (117). Y sont reflétés les « three R's », « reading, writing, arithmetics », les trois éléments considérés comme les bases fondamentales de l'enseignement à l'époque victorienne. En outre, la voix passive met en relief l'imposition à cette fillette aborigène de notions qui lui sont étrangères et qui viennent d'un ailleurs totalement autre, comme en témoignent les souliers qu'on lui fait porter. Ces souliers qui, pour les Aborigènes coupent l'individu de ce qui l'entoure, « le rend aveugle » (Mathinna « felt as if her body had been blindfolded », 119)⁵, sont, pour les Européens symboles de civilisation : « [s]he will be shod and she will be civilised » (117), affirme Lady Jane dans le roman. Si l'entreprise se veut bénéfique et se présente comme salvatrice — « we removed her from the pernicious influence of the dying elements of her race » (121) —, elle est emblématique de l'entreprise coloniale qui plaque ses systèmes de pensée, ses valeurs sur l'Autre vu nécessairement comme inférieur ou barbare. Cette Terre de Van Diemen est ainsi décrite en termes dysphoriques et perçue comme un lieu où la Chute s'est accomplie mais où la rédemption n'est pas advenue : « [a] weird land [...] with its vulgar rainbow colours, its vile, huge forests and bizarre animals that seemed to have been lost since Adam's exile » (172).

La valeur d'une éducation éclairée — « enlightened education » (126) —, liée à la négation de la réalité de l'Autre et au sentiment de la supériorité de l'Angleterre, est remise en cause. Elle est également, et avec elle tout le socle culturel de l'Angleterre du XIX^e siècle, inspirée du siècle des Lumières, anéantie par l'absurde : « What became of their beautiful villages, I can't say [...]. The cause of enlightenment swept them away too, I suppose » (148). Comment ne pas songer à ces mots d'Henri Atlan : « Les représentations humanistes traditionnelles et ce que l'on appelle les 'valeurs' qui les ont accompagnées n'ont pas empêché les pouvoirs de débordements d'inhumanité. [...]. Je pense aux massacres de sauvages, conversions forcées et autres excès des colonisations, ainsi qu'aux millions de morts sacrifiés par les idéologies tant laïques que religieuses du salut des hommes par tous les moyens, y compris malgré eux » (Atlan, 55).

La raideur de Lady Jane (« her unbending ideas », 124) cache un amour qu'elle réprime, ce qui l'empêchera de sauver Mathinna. Elle ne l'avouera que sur le navire qui la ramène en Angleterre — « I loved her » (198) — alors que, un médecin ayant déconseillé le changement de climat pour une Aborigène (182), elle a laissé Mathinna derrière elle dans l'horreur. Mathinna, qui a la légèreté d'un oiseau, danse (149-151), échappe à la gravité, à la pesanteur du monde terrestre, sera brisée, comme son peuple, comme ce perroquet, « an escaped pet », réplique de Mathinna tué par un garçonnet incarnant, en réduction, la violence masculine et de façon oblique celle de Franklin. Quand Franklin sera rappelé en Angleterre, elle sera envoyée dans un orphelinat. Cet orphelinat, « St John's Orphanage » (184), semble tout droit sorti des pages de Dickens et avoir importé de l'autre côté du monde tout

⁵ “[I]n the Kimberley, indigenous Australians assured [Flanagan] that shoes blinded you to everything in life”, Anderson.

ce qu'il y avait de plus noir dans l'Angleterre victorienne : hypocrisie, ostracisme, injustice sociale, cruauté. C'est un lieu de puanteur, de brimades, d'humiliations ; on rase les cheveux de Mathinna, la privant de ses boucles (188). C'est un lieu de souffrances, de violences, d'hypocrisie et de haine où la religion est subvertie. On y fait prier les orphelins et on les persécute :

those [...] orphans were denied even the possibility of movement to keep warm. They offered up prayers for the wicked and fallen, the lost and broken, the sick and the invalid, the poor fatherless and miserable motherless children, and afterwards they went back to cough and freeze and be beaten once more. (185)

Au lieu d'offrir l'amour pour le prochain, c'est le rejet et la condamnation : Mathinna y est accusée d'être l'émissaire du Diable, mais elle est l'innocence crucifiée, la victime de Franklin.

Dès le chapitre V, Franklin est associé à des images animales. Le personnage de Lady Franklin le voit comme un ours : « [s]he had first called him Bear » (53). L'ours pourrait faire penser au nounours des enfants ou au grand-père des peuples du Grand Nord. Il est ici associé à Franklin en raison de ses expéditions dans les régions arctiques, dont les ours polaires sont emblématiques ; ils sont considérés comme les « maîtres du grand nord ». De plus Franklin a établi un fort, qui porte son nom, près de « Great Bear Lake » lors de sa seconde expédition. Cependant, l'appellation — « a great bear in hibernation » (53) — est dotée de connotations suggérant la mollesse mais, sous le côté apparemment inoffensif, le danger. Et, en effet, l'analogie introduit la notion de bestialité. Quand la narration évoque les pensées de Lady Jane par rapport à son mari, le surnom de « Bear » illustre les souvenirs des désirs charnels, bestiaux de Sir John — « his basest urges » (55) — appelant que l'ours « correspond aux instincts et aux phases initiales de l'évolution » (Chevalier, Gheerbrant, 718).

Un autre élément du bestiaire est appliqué à Sir John lors du bal organisé sur les deux navires l'Erebus et le Terror : il apparaît déguisé en cygne noir. L'accoutrement est traité sur plusieurs modes : burlesque d'abord, et Lady Jane lui déclare « You look an utter fool » (146). C'est aussi une parodie grotesque d'un métissage de deux mondes : Franklin, figure prestigieuse de l'Angleterre, endossant les atours d'un animal originaire d'Australie et de Tasmanie. Mais c'est en outre une tragique parodie d'un épisode de la mythologie grecque : Zeus se transforme en cygne pour séduire Lédè, et Lédè est précisément le nom que le Robinson du roman, le « Protecteur » des Aborigènes, avait donné à Mathinna (10) : par l'octroi de ce nom de baptême, la culpabilité du Protecteur est accentuée. Et c'est la scène de séduction mythologique que Flanagan transpose et transporte en Tasmanie, transférant le cannibalisme supposé du Franklin historique sur un autre plan. Par un déplacement, le manque, le désir de nourriture devient désir charnel, fascination irrésistible, et le Franklin fictionnel qui d'abord se repaît de Mathinna par la vue — « [h]e watched entranced » (134) —, la dévore des yeux, consomme Mathinna : « [l]ooking down on Mathinna, her diminutive body, her exposed black ankles, her dirty little feet, the suggestive valley of her dress between thin legs, Sir John was thrilled. And after, was thrilled no more. » (152)

Par un autre transfert, le magnétisme des pôles qu'étaient venus calculer Ross et Crozier dans l'Antarctique — fait attesté dans la réalité, ainsi que le bal,

(Woodward, 229) — devient la fascination irrésistible — « he was thrilled » — de Franklin pour Mathinna. Le basculement dans le tragique est préfiguré par les noms à connotation dysphorique des navires « the Terror » et celui où le bal est donné « Erebus », Erèbe, figure des ténèbres (Hades) des Enfers, fils du Chaos. C'est dans le chaos que sombre Mathinna.

Entacher ainsi un personnage d'un tel renom en Grande-Bretagne et en Europe, c'est jeter le discrédit sur les prétentions à la supériorité morale, intellectuelle de la métropole, déjà entamées par la référence ironique à la « remarquable invention » (« a remarkable invention », 22) des bêtes de conserve dont il s'avéra que le plomb qu'elles contenaient avait détruit les membres de l'équipage. Et cela constitue, de la part d'un écrivain appartenant à une société postcoloniale, une stratégie de retournement contre la mère-patrie, une stratégie d'affranchissement.

De plus, attribuer un tel acte au gouverneur de la colonie pénitentiaire (même si le Franklin réel était « humain », contrairement à son prédécesseur George Arthur) (Hughes, 218), c'est mettre un peu plus en relief l'enfer qu'était devenue cette terre du fait de la colonisation britannique, sort que le personnage de Mathinna incarne. Sa confrontation à la mort (la Mathinna réelle est morte en 1856) est décrite en termes d'effroi qui démentent toute espérance en un au-delà radieux, discréditant en cela la religion, les enseignements importés d'Angleterre : « Time and the world were not infinite, and all things end in dirt and mud [...], she realised with rising terror, as she felt herself being forced back into the wet void, the face of death » (247).

Par un saut dans le temps et dans l'espace, dans les régions arctiques, dans ce monde des glaces, élément adéquat pour accueillir le froid de la mort, une scène, qui n'est pas sans rappeler la mort de Kurtz sur un autre continent mais lui aussi marqué par la colonisation, fait retrouver, sur le même bateau où la vie de Mathinna s'est arrêtée — « She knew her life was over » (152) —, Franklin au seuil de la mort : « There came to him the sense of his own horror » (177). Si dans *Heart of Darkness*, le sens des mots « [t]he horror, the horror » (251) prononcés par Kurtz est ambigu, dans *Wanting*, ce sentiment d'horreur est lié à la prise de conscience de la transgression et de l'épouvante, prêtée au personnage, devant son inhumanité. A l'« humanité au sens moral et social », précise Henri Atlan (56), « s'oppose l'inhumain plutôt que le non-humain ». C'est aussi du « non-humain » qui caractérise Franklin et qui est annoncé dans les jugements attribués à Lady Jane : « an uncontrollable animality » (55). D'autre part, ce caractère non-humain est figuré physiquement par l'image de ce qu'est devenu Franklin : « the stinking stump that had been him » (177).

Faire un tel portrait d'un des grands noms de l'Angleterre victorienne, considéré comme un héros, c'est mettre en relief la fragilité de l'humain, ce que prouverait le cannibalisme de Franklin et de son équipage. « Le danger d'inhumanité est consubstantiel à l'espèce humaine » (Atlan, 56) : de la sorte, l'inhumanité de Franklin apporte un démenti au clivage civilisé/sauvage, notion que défendait l'Angleterre du XIX^e siècle et que, ironiquement, Flanagan fait proclamer par Dickens dès le début du roman. En insistant sur l'impossibilité de tomber dans l'anthropophagie pour des hommes tels que Franklin et son équipage, « the flower [...] of the English Navy » (Marlow, 101), Dickens soutenait la validité de la notion de civilisation : « [i]f everyone can become a solitary monster, [...] [i]f such is our nature,

which civilization cannot overcome, Dickens's version of the Romantic conception of perfectible man would collapse, and with it all hope in human progress" (Marlow, 101).

La fin du roman réserve un changement dans la position de Dickens préfiguré au début du roman par l'ironique diminution de sa stature — « Lady Jane Franklin saw a small man » (21) — et par l'insistance sur ses appétits mêlant suggestion de désirs sensuels, de cannibalisme et de sauvagerie : « he seemed to be devouring her just as he had the poppyseed cake, all in a greedy rush, leaving on his lips a jetsam of yellow crumbs and black seeds » (22). A l'avant-dernier chapitre, il apparaît à Manchester pour les représentations de *The Frozen Deep*, en 1857 et, pour la dernière, par une substitution des sœurs par Flanagan, il est en scène avec Ellen Ternan et en pleurs : ces larmes symbolisent l'accession de Dickens à l'humanité. Il rend les armes, dépasse ses tourments intérieurs — « [h]is hatred of his long ago inability to rise above his passions » (47) —, cesse de résister au désir, le laisse l'envahir, se laisse submerger par l'amour d'Ellen et par son amour pour elle. Le froid glacial qui figurait la faillite de son mariage et le manque d'amour est remplacé par des images d'une douceur réconfortante, régénérante : « [t]he air was sweet, and breathing felt like drinking water on hot day » (141). Le personnage de Dickens a traversé son passage du Nord-Ouest, il a trouvé sa destination : « [h]e was coming home » (241). Il se réfugie dans l'amour d'Ellen, se repaît d'elle : on note les images gustatives et olfactives qui, par le réveil des sens, traduisent ce retour à la vie : « [h]e was tasting her tears », « [h]e was smelling her, hot, musky, moist » (241). Abdiquant les principes édictés par la société de son temps et qu'il incarnait, lui, le chantre de la famille, « the very bard of family » (32), il s'en remet à l'amour, non plus aux convenances, à la respectabilité, ni à la raison : « he, a man who had spent a life believing that giving in to desire was the mark of the savage, realised that he could no longer deny wanting » (241). L'évolution de Dickens, considéré comme la « conscience » (Collins, 52) de son temps, son « passage » vers l'acceptation des désirs, telle qu'elle est narrée dans le roman, mettent à mal l'idéologie victorienne dont l'inanité est ainsi mise en relief : en s'en remettant à la passion, Dickens ne devient pas un sauvage, il accepte son humanité, devient humain.

Dans le roman, la vie de Lady Jane évolue sur un mode différent, à la fois de Dickens et de la réalité, puisqu'elle a consacré le reste de sa vie à défendre l'honneur de Franklin. La vie du personnage est détruite par la prise de conscience de l'absurdité de ses théories. La dernière représentation à Manchester, si elle signe le début d'une autre vie pour Dickens, une vie d'amour, est, pour Lady Jane, un coup fatal. Les mots qui y sont prononcés, « the way we say no to love » (239), résonnent en elle, lui faisant percevoir une vie gâchée : « if you turn away from love, did it mean you no longer existed ? », « She felt [...] lost and dead » (240). Cette forme de mort est préfigurée par la vision du corbillard portant le corps d'un enfant (234), écho de la mort de Mathinna, symbole de vie détruite au nom de fallacieux principes : le « triomphe de la raison » (« the triumph of reason », 8) célébré par l'Angleterre lors de l'Exposition Universelle en 1851, c'est la mort de l'humain.

Et c'est le conducteur de bœufs, le laissé pour compte de la société anglaise, qui, sous la plume de Flanagan, incarne les valeurs d'humanité (« [h]e felt ashamed », 250) et recueille Mathinna morte (252), à moitié dépecée, lui rend une dignité ôtée par un héros de l'Angleterre, faisant apparaître une lueur d'espoir sur

une terre qui, effaçant son nom funeste de « Van Diemen's Land », offre comme un nouveau début à la Tasmanie⁶.

Sources

- Anderson, Don. « Dark Heart of Desire », in *The Australian*. 8 novembre 2008, 1, www.richardflanaganwanting.com.au Reviews site, consulté le 17/12/2010
- Atlan, Henri. « L'Humanité d'Homo Sapiens », Conférence de Henri Atlan in *Les limites de l'humain*. Lausanne : L'Age d'Homme, 2004.
- Chevalier, Jean, Alain Gheerbrant. *Dictionnaire des symboles*. Paris : Robert Laffont, 1982.
- Colins, Philip. « Dickens and his Readers » in *Victorian Values*. ed. Marsden Gordon. Londres, New York : Longman (1990) 1998.
- Conrad, Joseph. *Heart of Darkness*. 1902. Oxford, New York : Oxford University Press, 1990.
- Flanagan, Richard. *Wanting*. Londres : Atlantic Books, 2009 (Random House Australia, 2008). www.richardflanaganwanting.com.au site consulté le 17/12/2010
- Genette, Gérard. *Seuils*. Paris : Editions du Seuil, 1987.
- Hughes, Robert. *The Fatal Shore*. Londres : Pan Books, 1988.
- Marlow, E. James. « Sir John Franklin, Mr Charles Dickens and the Solitary Monster ». *Dickens Studies Newsletter*, Volume XII, n°4. Carbondale : Southern Illinois University, 1981, pp. 97-103.
- McGoogan, Kenneth. *Lady Franklin's Revenge*. Londres : Bantam, 2006.
- Serres, Michel. *Le passage du Nord-Ouest. Hermès V*. Paris : Les Editions de Minuit, 2007.
- Steger, Jason. « A journey Deep into his Soul ». *The Sydney Morning Herald*, 8 Novembre 2008, 2, www.richardflanaganwanting.com.au Reviews site, consulté le 17/12/2010
- Woodward, Frances J. *Portrait of Jane: A Life of Lady Franklin*. Londres : Holden and Stoughton, 1951.

⁶ Lady Franklin suggéra le changement de nom qui s'effectua en 1856 (McGoogan, 210).